

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

"Vous ne ferez pas cela"

Après avoir mené grand tapage autour de l'arrestation du jeune Espagnol Vicente Ortiz dit Puig-Serra, les journaux dits d'information gardent le silence. Impossible d'obtenir sur cette affaire le moindre renseignement.

Quand la police, le parquet et la presse se taisent, après avoir abondamment parlé d'une « importante » arrestation, c'est louche. Succédant à une orgie de renseignements sensationnels complaisamment communiqués aux quotidiens les plus répandus, ce mutisme est inquiétant. Il est l'indice d'un mauvais coup préparé dans le mystère. Nous savons et nous avons déjà dit que la monarchie espagnole a demandé à la république française l'extradition de Vicente Ortiz dit Puig-Serra. Nous n'ignorons pas davantage que pareille mesure a été réclamée par le gouvernement espagnol aux dirigeants d'Allemagne contre nos camarades Louis Nicolau Fort, Lucia Joaquina Concepcion, Andres Nin, Arlandis et Leval.

Cette information nous est officiellement confirmée par nos amis de Barcelone dont nous avons reçu la lettre que voici :

Barcelone, le 16 novembre 1921.

Chers camarades,

A Berlin, ont été arrêtés par la police allemande trois camarades syndicalistes espagnols, qui revenaient de Moscou où ils avaient été envoyés en délibération par la C.N.E. (Confédération Nationale du Travail). Ce sont les camarades Nin, Arlandis et Leval. La police allemande également arrête et incarcère deux autres camarades (est sans doute Luis Nicolau Fort et sa compagne Lucia Joaquina Concepcion) dans lesquels elle veut voir les meurtriers de Dato.

A Paris, le camarade Vicente Ortiz a été arrêté par la police française sous la même inculpation.

On veut transférer tous ces camarades en Espagne pour les faire assassiner.

Il faut que le prolétariat mondial intervienne, proteste, manifeste, se soulève pour empêcher les projets criminels de notre bourgeoisie qui, après avoir torturé et assassiné les militants ici, veut encore être le bourreau des camarades qui sont hors de l'Espagne.

Il ne faut pas que ce crime abominable s'accomplisse. Nous comptons sur votre action pour l'empêcher.

Pous la Confédération Nationale du Travail

LE COMITE.

**

Cet appel est d'une sobriété voulue. Pour qui connaît l'abondance avec laquelle nos amis d'Espagne ont coutume d'exprimer leur pensée, ce laconisme est plus impressionnant que les adjurations les plus pathétiques.

La lettre ci-dessus peut se résumer en quatre lignes :

ON VEUT EXTRADER NOS CAMARADES :

VOUS POUVEZ EMPECHER CE CRIME : AGISSEZ !

Donc, nous n'avions pas trahi la vérité en annonçant que les Gouvernements de la péninsule avaient demandé à la France et à l'Allemagne l'extradition des militants que la police de ces deux pays a arrêtés. Qui décideront les Gouvernements d'Allemagne et de France ?

Il n'est pas indispensable d'être grand clerc pour prévoir que, si nulle protestation ne s'élève, les dirigeants français et allemands céderont aux instances d'Alphonse XIII.

S'il en était ainsi, ce serait l'écrasement, dans les conditions les plus atroces, du prolétariat espagnol, de ses militants les plus énergiques, de ses éléments les meilleurs. Ce serait la classe ouvrière d'Espagne réduite, pour un laps de temps qu'il est impossible de mesurer, à la servitude la plus lamentable.

Le Comité de la Confédération Nationale du Travail nous adresse un appel suprême : « On nous assassine, crie-t-il ; si vous n'agissez pas, nous sommes perdus. Sauvez-nous ! »

Il place en nous ses dernières espérances de salut ; il compte sur la générosité de notre cœur, la clairvoyance de notre raison et la fermeté de nos consciences.

Il ne sera pas dit que ce concours de tout notre être lui fera défaut.

Est-il besoin d'invoquer le devoir ou l'intérêt ?

Certes, quand on parle sans cesse, comme nous le faisons, de la solidarité qui doit unir les prolétaires de tous les pays, quand on déclare que la solidarité serait la plus odieuse des mystifications, si nous nous dérobions aux impérieuses obligations qu'elle implique, on n'a pas le droit de faire, dans la pratique, table rase de principes aussi hautement et aussi délibérément affirmés et on a le devoir, le devoir précis, impératif de conformer ses actes à ses déclarations.

Sans doute encore, lorsqu'on enseigne — comme nous le faisons parce que nous sommes pénétrés de cette vérité — que, victimes des mêmes exploiteurs, voulus aux mêmes servitudes, condamnés aux mêmes souffrances, les travailleurs de partout ont un in-

térêt commun qui les lie entre eux et les dresse tous contre leurs ennemis de classe : capitalistes et gouvernements, on n'a pas le droit de se désintéresser de la persécution qui s'abat, particulièrement féroce, sur une fraction du prolétariat universel et on a le devoir, le devoir strict et catégorique de tout mettre en œuvre pour arracher ces travailleurs persécutés à leurs bourreaux.

Ici, donc, le devoir est certain et l'intérêt indiscutable. L'un et l'autre se trouvent confondu.

Mais je rougirais de rappeler aux anarchistes ce que leur dicte, en l'occurrence, l'intérêt, ce que leur impose le devoir.

Quand un anarchiste voit un de ses semblables en danger de mort, quand celui-ci tend vers lui ses bras et lui adresse un appel déchirant, le premier mouvement de l'anarchiste est de voler, d'instinct, résolument, au secours de l'infortuné qui va périr.

Il est nécessaire de faire la lumière sur ce fait parce qu'il a servi de prétexte à trop d'infamies et à une trop féroce répression contre tous les camarades, actifs militants et aussi parce que les méthodes les plus basses et les plus vilaines sont employées en le péril et, donnant pleinement, totalement son effort, il sauve, s'il le peut, son frère.

C'est ce que nous allons tenter de faire.

Comment défendre utilement nos camarades ? Par quels moyens les soustraire à l'extradition qui les guette et qui, pour eux, équivaudrait à une condamnation à mort ?

**

Il ne saurait être question d'adresser au Gouvernement de ces pays requêtes ou suppliques. Il ne saurait être question d'intervenir par voie de délibération auprès des Pouvoirs ; il serait puéril d'espérer le résultat d'une interpellation au Parlement ; il serait dérisoire de rappeler aux républicains et démocrates qu'il serait criminel que la France de la Révolution livrât des hommes — fussent-ils les auteurs du meurtre qui leur est imputé — à l'Espagne de l'Inquisition qui les assassinera sommairement. Il serait inutile d'invoquer le droit d'asile imprescriptible et sacré ; il serait vain de s'entretenir à faire comprendre à ceux qui gouvernent qu'ils se déshonoreraient s'ils ne le respectaient pas ; il serait enfantin de vouer au mépris et à l'indignation du monde civilisé la lâcheté dont ils se rendraient coupables s'ils livraient à leurs tortionnaires des hommes qui ont eu foi en la réputation d'hospitalité et d'honneur dont les discours officiels perpétuent la tradition à travers le monde.

Ces objurgations, ces rappels n'ont aucune chance de succès auprès de nos Gouvernements qui n'ont d'entrailles que pour digérer.

Tous choses seulement sont de nature à les émouvoir : la peur et l'intérêt. Tout mouvement qui ne leur inspire pas une terreur salutaire, toute action qui ne menacera pas leurs intérêts, sera sans effet sur eux.

Seules, la menace et l'intimidation s'exercent virilement dans ce double domaine dont de telle à faire reculer.

Il n'y a pas de temps à perdre : d'un jour à l'autre, peut-être commis le crime qui se prépare.

Ne supplions pas, n'implorons pas ; la prière a fait son temps ; elle est stérile. Réclamons, exigeons, imposons.

Frères infortunés d'Espagne, nos yeux se mouillent, nos coeurs s'étreignent, notre conscience s'indigne au récit de vos souffrances, à la pensée de la terrible situation que vous font vos oppresseurs.

Chez vous, vous êtes traqués, emprisonnés, torturés, assassinés. La haine sauvage de vos persécuteurs vous poursuit au-delà des frontières.

Il n'est pas un coin de terre où vous trouviez un abri sûr et quand vous cherchez un asile hors de votre pays, quand vous espérez, en vous réfugiant auprès de vos camarades de France, avoir enfin trouvé un asile inviolable, nos aiguilles, qui ne valent pas mieux que les vôtres, sur l'ordre de notre république qui ne vaut pas mieux que votre monarchie, vous mettent la main au collet, vous embastillez et s'apprentez à vous livrer à vos mortels ennemis.

Ne pourrons-nous rien faire pour vous ? Serons-nous impuissants à vous protéger ?

Nous jetons le cri d'alarme. Nous appelons à votre secours vos camarades d'exploitation. Nous nous adressons à leur cœur, à leur raison, à leur conscience.

Il ne sera pas dit que ce concours de tout notre être lui fera défaut.

Est-il besoin d'invoquer le devoir ou l'intérêt ?

Certes, quand on parle sans cesse, comme nous le faisons, de la solidarité qui doit unir les prolétaires de tous les pays, quand on déclare que la solidarité serait la plus odieuse des mystifications, si nous nous dérobions aux impérieuses obligations qu'elle implique, on n'a pas le droit de faire, dans la pratique, table rase de principes aussi hautement et aussi délibérément affirmés et on a le devoir, le devoir précis, impératif de conformer ses actes à ses déclarations.

Sans doute encore, lorsqu'on enseigne — comme nous le faisons parce que nous sommes pénétrés de cette vérité — que, victimes des mêmes exploiteurs, voulus aux mêmes servitudes, condamnés aux mêmes souffrances, les travailleurs de partout ont un in-

POUR ARMAND

LE COMITE DES AMIS D'ARMAND, mercerie les nombreux copains qui ont, samedi dernier, répondu à son appel et sont venus apporter au camarade emprisonné le témoignage de leur sympathie.

Le comité organisera, pour une date qui sera bientôt fixée, un meeting de plus grande envergure et pour lequel notre ami Han Ryner a promis son concours.

Les camarades y sont conviés par avance.

Nous espérons qu'ils nous seconderont de leur mieux et nous aideront de tout leur cœur, de toutes leurs forces à sauver Armand.

LE COMITE

LA RÉACTION ANTIANARCHISTE EN RUSSIE

Sous ce titre, Umanita Nova publie cette épouvantable relation qu'elle tient d'un ami qu'elle ne peut nommer :

L'Assassinat de Léon Noir

Le matin du 27 septembre dernier fut tué dans les postes de la Tcheka à Moscou le compagnon Léon Ciorski, communément connu sous le nom de Léon Noir. Il était détenu depuis trois semaines environ, inculpé d'avoir contribué indirectement au fameux assaut de la Banque dans le gouvernement de Smolensk.

Il est nécessaire de faire la lumière sur ce fait parce qu'il a servi de prétexte à trop d'infamies et à une trop féroce répression contre tous les camarades, actifs militants et aussi parce que les méthodes les plus basses et les plus vilaines sont employées en le péril et, donnant pleinement, totalement son effort, il sauve, s'il le peut, son frère.

Certaines raisons ne nous suffisent plus, nous connaissons trop bien nos camarades qui luttent là-bas pour craindre qu'ils agissent en contre-révolutionnaires et en adversaires de la Révolution.

Et puis, nous savons, désormais, le refroidir, il est temps que nous protestions vigoureusement.

Qui a connu Léon Noir ne pourra jamais oublier sa figure calme et réfléchie, vraie type du théoricien, sa parole claire et franche, toute de sincérité et de passion, son visage toujours souriant exprimant l'extrême bonté de l'âme.

Eproui par la vie, quoique encore jeune il avait connu toutes les souffrances et la faim qui l'avaient souvent accompagné. Toujours à sa vie a été un tourment, une lutte continue, une douleur intense.

En ces derniers temps il était l'âme d'un groupe anarchiste universitaire. Parmi les étudiants il y avait beaucoup à faire et il s'était donné avec passion au travail du groupe. Pour cette raison sans doute il commença à importuner, à alarmer la police qui croyait le mouvement anarchiste mort sous les coups de sa féroce et stupide réaction, stupide comme le sont toutes les réactions. Ciorski était un homme bon dans le vrai sens du mot. Il ne refusait jamais un plaisir, son cœur le lui aurait défendu. C'était un vrai type russe, rêveur, calme, rassurant, convaincu, obstiné, enthousiaste.

Il était maintenant à Melun, lui, l'enfant du peuple, lui qui a voulu débarrasser la terre d'un tyran abject ; il souffre et espère que ceux pour lesquels il s'est sacrifié sauront s'inspirer de son exemple et y puissent l'énergie nécessaire pour le sauver.

Retourné en Russie avec la Révolution, il resta anarchiste malgré toutes les séductions et les possibilités que la révolution et le parti au pouvoir offraient aux intellectuels. Ce fut sans doute son plus grand crime aux yeux des dirigeants bolcheviks.

Je le vis pour la première fois au club anarchiste (Universitaire) de Moscou. On me l'avait présenté comme un camarade des plus intéressants. Je sus qu'il n'avait jamais voulu collaborer avec les bolcheviks qu'il considérait comme des ennemis de la révolution. Je sus qu'il préférait endurer la faim plutôt que d'accepter une charge, un emploi de bureaucratie et de saboter la révolution qui l'était déjà assez.

C'est un indice que la bourgeoisie est délibérément en dehors du troupeau, et par un acte énergique a tenté de supprimer celui qui aux yeux de tous symbolisait le jusqu'à-laboutissement guerrier et la haine de l'humanité. Il a matérialisé sa pensée, ainsi que celle de tous les peuples massacrés.

Il est maintenant à Melun, lui, l'enfant du peuple, lui qui a voulu débarrasser la terre d'un tyran abject ; il souffre et espère que ceux pour lesquels il s'est sacrifié sauront s'inspirer de son exemple et y puissent l'énergie nécessaire pour le sauver.

Notre ami Ciorski est de ce nombre ! C'est pourquoi nous devons mettre tout en œuvre pour l'arracher aux griffes de ses bourreaux. Il faut que le peuple comprenne bien que c'est un des siens qui souffre, pour l'idée révolutionnaire.

Que chacun de nous, solidaire de son esprit, l'aide de toute la puissance de ses moyens, de toutes les ressources de son esprit et de son cœur !

C'est pour avoir travaillé à l'avènement de l'idéal anarchiste, que chaque jour Cottin souffre dans les cachots de Melun.

Tous debout ! pour notre ami ! tous debout pour la libération de Cottin !

Peuple ! aide-nous, que ta voix monte avec la nôtre, puissante, impérieuse et irrésistible, pour clamer ta volonté de vaincre !

Tous debout ! pour l'ultime justice !

Tous debout pour la libération de Cottin !

Nous libérerons notre vaillant Cottin

Dans la période de décomposition morale que nous traversons, au milieu des basseesses et des lâchetés humaines, il est bon de raviver le souvenir de celui qui, au mépris de sa vie, se dressa en Justicier des peuples assassinés !

Alors, que dans tous les pays, la tour des profiteurs et des jouisseurs de tout acabit, célébraient le geste de Fritz Adler abattant le comte Slugh, elle couvrait d'ordures, l'acte de notre camarade Cottin.

En tout autre époque cet acte aurait été magnifié ; il fut un temps où les « criminels » politiques furent cités en exemple aux peuples opprimés. Dans l'antique Rome le geste de Brutus fut admiré et célébré. Aujourd'hui cela n'est plus. On peut, actuellement, sans crainte d'impunité, faire massacrer 15 millions d'hommes ; on peut faire régner la terreur sur la terre un régime d'horreur et de sang ; on peut faire la « conspiration du silence » sur les crimes des généraux « fusilleurs » et des conseils de guerre, sans que ceux sur qui se sont exercés ces atrocités élèvent la voix pour faire connaître leur indignation.

Il est donc nécessaire de faire la lumière sur ce fait.

Certains raisons ne nous suffisent plus,

nous connaissons trop bien nos camarades qui luttent là-bas pour craindre qu'ils agissent en contre-révolutionnaires et en adversaires de la Révolution.

Et puis, nous savons, désormais, le refroidir, il est temps que nous protestions vigoureusement.

Qui a connu Léon Noir ne pourra jamais oublier sa figure calme et réfléchie, vraie type du théoricien, sa parole claire et franche, toute de sincérité et de passion, son visage toujours souriant exprimant l'extrême bonté de l'âme

Le Désarmement

Il est « officiellement » à l'ordre du jour. L'liste, infiniment triste comédie ! Il est utile de rappeler que d'autres conférences se sont antérieurement tenues en vue de mettre un terme à l'accroissement progressif des armements de terre et de mer. En 1899, sur l'initiative du tsar, fut « officiellement » discuté à La Haye ce problème angoissant (non pas pour tout le monde). Les comités chargés d'examiner la question reconnaissent leur impuissance et l'impossibilité de régler par une convention internationale la question de la réduction des effectifs meurtriers. La conférence n'est cependant le vœu suivant du M. Léon Bourgeois :

La commission estime que la limitation des charges militaires, qui pèsent actuellement sur le monde, est grandement désirable pour l'accroissement du bien-être matériel et moral de l'humanité... Des mots... En 1907, toujours à La Haye, sir Edward Fry, délégué anglais, proposa à la conférence, attendu que les charges militaires s'étaient considérablement accrues dans presque tous les pays depuis la première conférence, de déclarer hautement qu'il était désirable de voir les gouvernements reprendre l'étude sérieuse de la limite des charges militaires, délaissées en 1899 ; ce qui fut fait à l'unanimité après une allocution de M. Léon Bourgeois. Cela ne coûta pas grand-chose. Depuis, on s'est armé jusqu'aux dents pour avoir la paix, bien entendu, et 1914 a récompensé les initiatives individuelles et officielles, initiatives soi-disant pacifistes, en apportant aux hommes ces « fous » comme les qualifia certain jour, le président Wilson, la mort et la misère.

Aujourd'hui, constatant que le « monde chancelle sous le poids des dettes », le Président Harding a réuni à Washington diplomates et gouvernements pour discuter du désarmement. Après un discours de pure forme mais qui contient quelques vérités, il cède la parole à M. Hughes, président de la conférence, qui a formulé d'une façon concrète, tant du reste, les journaux bien informés, comme le *Temps*, un programme de limitation des armements navals pour les grandes puissances.

A l'heure qu'il est, la comédie continue et il est permis d'affirmer qu'elle se terminera, comme les autres, par un vœu héroïque au

tant qu'hypocrite en faveur de l'« Innommée » défendant la tuerie en attendant la prochaine dernière.

Je ne sais si l'on faut rire ou pleurer de ce qui se passe à la face du soleil, pour ma part je me contente d'observer les faits et gestes des humains et j'avoue qu'il n'y a pas lieu de s'en réjouir. La bête humaine n'est pas assouvie... Il est indispensable de faire remarquer et surtout de remarquer soi-même, que la conférence de Washington, comme celles de La Haye, n'a nullement vu le désarmement mais seulement sa limitation. Ainsi elle reconnaît implicitement que la guerre sera la réalité de demain. Ce qu'elle veut : c'est, momentanément, réduire les dépenses militaires qui gravent les budgets d'Etat, et permettre à tous les gouvernements de donner l'illusion de leurs simulacres pacifistes, aux peuples crucifiés.

Cela donne de la copie aux journaux et matière à discussion à tous les politiques qui ont besoin de persuader l'électeur qu'il doit avoir confiance en ses élus.

Je n'ai pas assez de place dans le *Liber-* pour détailler, mais, hélas ! ne peut s'occuper de tout pour envisager au point de vue politique, économique, financier et social les vues et les intentions de la conférence Harding. Je retiens seulement, et c'est ma foi suffisant, ce unique fait que la date conférence travaille non pas en vue de la paix, mais à l'effet de réduire les armements. Ce n'est pas ce qu'on avait promis aux « poilus ». C'est logique et dans l'ordre social actuel, je reconnais une certaine franchise aux propositions américaines, elles reflètent l'état d'esprit de l'époque et elles sont adéquates aux contingences sociales présentes.

Une conférence internationale officielle qui ne peut et ne pourra jamais rendre la guerre définitivement impossible.

Les gouvernements de par leur nature ne sauraient disposer de la paix. La guerre a des causes profondes, intimes dont les hommes légalement soumis ne peuvent éviter les effets. Je m'permets de renvoyer les camarades qui tiennent à s'instruire à la préface d'une étude de la guerre, restée inachevée puisqu'elle n'a pas été éditée, préface donnée par *Notre Voix*, sous la signature de

Le général de Gaulle.

Sacco et Vanzetti sont les victimes du capitalisme d'outre-océan ; si nous désirons leur salut c'est parce qu'ils avaient compris l'ignominie d'un régime où le carnet de chèques tient lieu de conscience et qu'ils avaient osé une lutte à mort contre l'Etat américain. Etait-il agir en amis de nos camarades supportant héroïquement leurs tortures, était-il même respecter leurs souffrances que d'adresser comme le fit certain anarchiste d'un individualisme spécial, sous prétexte d'opportunité, une lettre de supplications pleine de formules flatteuses et cérémonieuses à l'ambassadeur d'Amérique ?

Marty et Badina, avec tous leurs camarades de la mer Noire, ont refusé, de massacer leurs camarades révolutionnaires de Russie. Sous leurs uniformes d'esclaves de la loi militaire se sont émus des coeurs d'hommes libres ; ils ont dérobé ; ils se sont éveillés à la conscience libertaire ; ils ont osé se mettre hors la loi.

Le Parti Communiste en fait des conseillers municipaux. Est-ce un service qu'en leur rend ou un service qu'en leur fait rendre à une cause politique ? Si ces élections n'ont qu'un but protestataire, je ne vois pas que Marty, depuis plus d'un mois qu'il est élu, soit encore sorti de prison.

Si elles ont vraiment un but électoral, j'admettrai que Marty et Badina sortent de prison comme *élus du peuple*, mais alors ce ne seront plus deux mutins qui seront rendus à la liberté de la révolte mais deux conseillers municipaux qui viendront renforcer les immortels principes de la liberté républicaine.

Quant aux électeurs « révolutionnaires » quel service leur rend-on en les incitant à voter pour Marty et Badina ?

Celui, s'ils sont lâches, de les dispenser d'autre moyen de protester et de se libérer.

Mais s'ils sont généreux et s'ils ne veulent que pour cette fois seulement (comme certains camarades abstentionnistes que je connais), pour ces scrupules d'exception en faveur de prisonniers... Ah ! pour ceux-là, le Parti Communiste se sera rendu le service de les habitude, « en douce » et par violence, à la gymnastique du vote, à la passion du jeu électoral. Aujourd'hui on les a fait voter pour Marty et pour Badina, des candidats-fantômes, des candidats dans les nuages, et demain on les fera descendre sur le terrain des scrutins « pour de vrai », aux élections générales, et on leur glissera dans des mains qui auront pris l'habitude de les recevoir, des bulletins avec une liste complète de bons politiciens avides de suffrages, non pas pour sortir de prisons mais pour perpétuer le régime électoral, le Parlement, ses lois, ses armées, ses polices et ses prisons... — fuites en République sociale !

Mais les jeunesse comprendront ; elles s'évaderont des partis et viendront grossir les rangs sans chef et sans politique des libertaires en marche incessamment à travers les terres en friche du syndicalisme, vers la seule réalité à conquérir : l'émancipation de l'individu producteur et l'organisation fédérale du travail humain.

C'est donc l'Autorité qu'il faut accuser du crime monstrueux. Mais prenons garde de n'accuser qu'eux et ses représentants. Nous sommes tous coupables. Descendons en nous-mêmes et demandons-nous toujours si réellement nous meritons la paix. Il est facile



Modestie

Le Merle Blanc fonde un prix littéraire de 10.000 francs qui sera décerné par les soins d'un jury offrant toutes les garanties de compétence et d'éclectisme. Ce jury comprendra, entre autres personnalités littéraires, MM. Georges Courteline, Maurice Donnay, Roland Dorgelès, Henri Duvernois, Victor Marguerite, Pierre Mille, Paul Reboux etc., etc., et M. Eugène Merle.

Eugène Merle ? Quelles sont donc les personnes permettant à cet illustre inconnu du monde des Lettres de trôner en aussi distinguée compagnie. Sont-elles celles de son père : Eugène Merle camelot, marchand de thé ? Sont-elles celles qu'il produisit un peu plus tard quand il fut successivement administrateur de la Guerre Sociale première manière, du Bonnet Rouge, du Courier Européen ? On n'est pas plus sûr que ce soit valable », dit même Déjoniére. On discute les modalités, on cherche des pouvoirs dans la tête, mais on accepte, sans résistance, le principe.

Et l'on reste confondu que des « syndicats révolutionnaires », menés en bataille, comme les reporters, qui sont gens grassement rétribués, de s'élever avec véhémence contre des délits commis par ceux de leurs semblables — oui, leurs semblables — dont le venin est toujours creux et qui, la nuit, « refilent la comète ».

Leurs appréciations ne sont pas faites pour nous étonner et il ne faut pas s'alarmer outre mesure de ce qu'ils disent ou écrivent par devoir professionnel.

Les journalistes qui ont essayé de jeter le discrédit sur Philibert Beaujeau en le traitant de misérable ou de déséquilibré, sont les mêmes qui, dans les salles de rédaction, les pieds au chaud et devant un gros, exhortaient les « poilus » à tenir, au début de chaque campagne d'hiver de la bonne petite guerre de ce cher Poincaré. On conçoit sans peine que l'opinion de ces personnages ne puisse être prise en considération.

Au *Libertaire*, nous n'avons pas voulu qu'il soit dit que nous faisons notre devoir d'apprendre que tous les jours, des hommes, jeunes encore ou vieillards à cheveux blancs, peu importe, meurent de faim parce que notre société est ainsi faite que les uns ont tout et que les autres n'ont rien.

Ici, le confort, l'aisance, le luxe, LA, la misère ou la médiocrité, la déresse de ceux qui ne possèdent rien est rendue d'autant plus grande que la bataille pour la vie est rude et féroce.

Aucune solidarité ou peu d'aide entre amis des déshérités de l'existence.

Il semble qu'en se faisant un plaisir de piétiner brutallement un voisin plus faible que soi. C'est, du moins, le spectacle que s'offre à nos yeux, dans la société présente.

Les anarchistes font exception à la règle commune parce qu'ils ont une mentalité élevée et qu'ils pratiquent l'entraide le plus largement possible.

Mais les autres hommes !

Il me revient à l'esprit un petit récit que j'ai entendu, il y a pas longtemps, dans une famille de quatre.

Ce morceau s'appelle : *Le petit tout seul*.

C'est l'histoire d'un pauvre enfant abandonné qui erre dans la nuit glaciale à la recherche d'une île charitable qui le recueille et prendra soin de lui.

Mais, hélas ! il est tard, les maisons sont siennes, tout le monde sommeille et personne ne voit le petit être qui grelotte et qui a grandi toute la nuit.

Le récit finit, je crois, sur ces mots :

Ces gens qui sont dans ces maisons, ce sont de braves gens, mais ils dorment tous et n'endent pas la prière du petit tout seul.

Si bien que le malheureux gosse finit par mourir de faim et de froid.

Dans la vie, on se rencontre de ces êtres qui, loin de ressembler à ces braves gens qui sommeillent dans leurs demeures, marchent tout éveillés à côté de la misère de leurs contemporains.

Il marche ou plante, il court vers un but — vous devinez lequel — qu'il se soit assigné depuis de longues années : l'argent.

L'argent ! ce vil métal qui vous procure des joies de toutes sortes ! L'argent ! qui vous ouvre toutes les portes, vous arrache tous les sourires, l'argent, en échange duquel on se rend malade des corps et des consciences !

Comme il faut, naturellement, aller vite pour arriver au bon résultat de cette course effrénée — il y a tant de concurrents ! — on piétine sur les sentiments les plus nobles, on fait fi des conseils de son cœur, on marche sur ce qui vous reste de bonté et d'humanité pour arriver plus tôt au terme de la route, ou, pour s'éparpiller enfin dans le trésor depuis si longtemps convoité.

Il y a bien des déshérités du sort qui sanglotent sur le bord du chemin, se trahissent, eux, péniblement, non pas vus la fortune, non pas vers la joie de vivre, mais vers un morceau de pain ! Eh bien ! tant pis pour eux ! qu'ils agonisent ! qu'ils créent ces frères infirmes, ces vaincus de l'existence capables — si l'on avait la bêtise de s'attendre à panser leurs blessures — de vous faire arriver trop tard, de vous priver peut-être pour toujours de cet ardent tant désiré.

Vers celui qui peine et désespère il ne faut adresser aucun regard de compassion, mais un regard chargé de mépris : et tenir une main secourable à celui qui, moins favorisé, dépit le moins, sera perdre son temps et son argent.

Chacun pour soi et Dieu pour tous ! telle est l'expression fidèle de la pensée d'une trop grande quantité de bipèdes, parfaitement civilisés.

Cet un peu long préambule était nécessaire pour mieux faire comprendre l'état d'esprit dans lequel se trouvait Philibert Beaujeau.

Ce dernier — si je suis un tantinet psychologue — n'espérait plus, ne comptait plus sur rien.

Je suis même persuadé qu'il n'aurait pas d'amitié. Je prends ici le terme ami au sens le plus strict : ami loyal, ami sincère, ami dévoué.

Depuis un certain temps, il se trouvait sans travail. Et, quand on n'a pas d'occupation, les petites économies sont vite dissipées.

Donc, pas de travail et pas d'affection, ou, si vous préférez, un cœur maternel perdu très loin dans un coin de province.

C'est bien triste d'avoir une mère qui habite Roanne. Elle est loin, cette ville ! On ne peut s'y rendre souvent et ce ne sont pas les balades qu'on échange ordinairement dans de périodiques missives qui peuvent contribuer à renouer sérieusement les liens de l'amitié.

Pas de travail et pas d'affection. Ainsi loli, mon ami, prends ton courage à deux mains et crie : vive l'existence !

On m'objecte : quand on n'a pas de travail on en cherche. Bien sûr si on en cherche longtemps, longtemps sans aucun résultat ? Encore faut-il en trouver dans sa profession et pour peu qu'on n'ait pas de métier, la situation devient critique.

Le Calvaire d'un Opprimé

Les journaux qui disent tout ont fait grand bruit autour de la mort de Philibert Beaujeau, ce sans-travail qui, un dimanche après-midi, rue Royale, tua — non pour le voler, mais uniquement par haine de la société — un « bon bourgeois » qui s'apprêtait à faire une excursion en auto en compagnie de sa maîtresse. La plupart des grands

journaux qui se partagent la tête de faire croire à leurs lecteurs que tout est pour le mieux dans le plus beau des pays, ont parlé de ce drame comme d'un fait divers.

Tous nos plumeaux se sont mis d'accord pour écrire dans leurs feuilles respectives — à défaut de respectables — que cet ouvrier misérable était un « déséquilibré ».

A vrai dire, il eût été préférable que les journaux se tussent plutôt que de s'indigner comme ils le firent tous, du mouvement de colère d'un homme sans abri et sans pain.

Sans doute, il est très facile, pour messieurs les reporters, qui sont gens grassement rétribués, de s'élever avec véhémence contre des déliés commis par ceux de leurs semblables — oui, leurs semblables — dont le venin est toujours creux et qui, la nuit, « refilent la comète ».

Leurs appréciations ne sont pas faites pour nous étonner et il ne faut pas s'alarmer outre mesure de ce qu'ils disent ou écrivent par devoir professionnel.

Les journalistes qui ont essayé de jeter le discrédit sur Philibert Beaujeau en le traitant de misérable ou de déséquilibré, sont les mêmes qui, dans les salles de rédaction, les pieds au chaud et devant un gros, exhortaient les « poilus » à tenir, au début de chaque campagne d'hiver de la bonne petite guerre de ce cher Poincaré.

Pourquoi as-tu cru que tout était fini pour toi et que, jamais, l'espoir en ton cœur ?

Est-il possible que tu aies ignoré — car tu ne la connaissais pas à coup sûr — cette maison ouverte à tous les déshérités, à tous ceux qui souffrent dans leurs entrailles et dans leur cœur — et qui s'appelle le *Libertaire* ?

Pourquoi n'es-tu pas venu à nous, nous confier tes misères, nous confier ta détresse ?

Pourquoi n'es-tu pas venu nous dire : « J'ai faim. Camarades, aidez-moi ! Je suis un travailleur ; je ne demande qu'à travailler, mais, présentement, je chôme, et je n'ai pas à manger. Sauvez-moi ! Et nous t'aurions sauvé.

On ne t'aurait pas fait de rente, ami — chez nous, on n'est pas riche ! — mais on aurait tout fait pour salarier nos dépendances, pour faire venir de l'étranger un travailleur régulier du Peuple des Moutons et Jouhaux ? Après tout, c'est bien normal. Les canailles de toute mesure sont faites pour se retrouver et pour s'entendre...

Les anarchistes font exception à la règle commune parce qu'ils ont une mentalité élevée et qu'ils pratiquent l'entraide le plus largement possible.

Mais les autres hommes !

Il me revient à l'esprit un petit récit que j'ai entendu, il y a pas longtemps, dans une famille de quatre.

« J'ai faim. Camarades, aidez-moi ! Je suis un travailleur ; je ne demande qu'à travailler, mais, présentement, je chôme, et je n'ai pas à manger. Sauvez-moi ! Et nous t'aurions sauvé.

On ne t'aurait pas fait de rente, ami — chez nous, on n'est pas riche ! — mais on aurait tout fait pour salarier nos dépendances, pour faire venir de l'étranger un travailleur régulier du Peuple des Moutons et Jouhaux. Les canailles de toute mesure sont faites pour se retrouver et pour s'entendre...

Les anarchistes font exception à la règle commune parce qu'ils ont une mentalité élevée et qu'ils pratiquent l'entraide le plus largement possible.

Il me revient à l'esprit un petit récit que j'ai entendu, il y a pas longtemps, dans une famille de quatre.

« J'ai faim. Camarades, aidez-moi ! Je suis un travailleur ; je ne demande qu'à travailler, mais, présentement, je chôme, et je n'ai pas à manger. Sauvez-moi ! Et nous t'aurions sauvé.

On ne t'aurait pas fait de rente, ami — chez nous, on n'est pas riche ! — mais on aurait tout fait pour salarier nos dépendances, pour faire venir de l'étranger un travailleur régulier du Peuple des Moutons et Jouhaux. Les canailles de toute mesure sont faites pour se retrouver et pour s'entendre...

Les anarchistes font exception à la règle commune parce qu'ils ont une mentalité élevée et qu'ils pratiquent l'entraide le plus largement possible.

Il me revient à l'esprit un petit récit que j'ai entendu, il y a pas longtemps, dans une famille de quatre.

« J'ai faim. Camarades, aidez-moi ! Je

ées pour intéresser le peuple au sort de Cottin — pas plus que vous n'y recourrez pour intéresser le peuple au sort de Marty.

Chaque fois que nous avons crié au secours pour Cottin, Cottin se trouvait en cellule, au régime du pain sec et du couchage sur la planche et si vous connaissez ce régime comme je le connais, vous n'auriez pas écrit que nous exagérons.

Nous ne voulons pas ici apprécier le rôle de M. Oscar Bloch, nous le ferons ailleurs.

Ce que nous vous demandons, c'est de tenir compte du mot que je vous adresse et de passer dans l'*Humanité* une sérieuse mise au point.

Quand il y a environ un mois, nous sommes allés prier l'*Humanité* de protester en faveur de Cottin, Cottin était au cachot ; il y est resté cette fois-là un mois entier — sa mère qui fit, à cette époque, le voyage pour le voir, se fit refuser l'entrée de la prison.

Quand il y a environ un mois, nous sommes allés prier l'*Humanité* de protester en faveur de Cottin, Cottin était au cachot ; il y est resté cette fois-là un mois entier — sa mère qui fit, à cette époque, le voyage pour le voir, se fit refuser l'entrée de la prison.

Depuis, les anarchistes qui n'ont pas toujours fait leur devoir pour Cottin, sont repris et ont entamé pour lui une campagne qu'ils veulent méthodique. Car, oui, Cottin est en danger, Cottin au corps débâillé mourrait en prison si nous ne parvenions à l'en tirer.

Pouvez-vous nous blâmer de cela, Dupuis ? Pouvez-vous ne pas nous approuver, ne pas nous aider même ?

Mais on ne vous demandera plus de nous aider. On vous demande de ne point saboter notre campagne en faveur de Cottin et d'insérer dans l'*Humanité* de demain l'indispensable rectification à votre inqualifiable note de ce matin.

L. LECOIN.

Dunois a rectifié dans l'*Humanité* de dimanche. Il a reconnu que Cottin avait été puni de cellule deux fois cette année. Il a affirmé que l'*Humanité* n'avait pas l'intention de « saboter la campagne des anarchistes en faveur de l'héroïque enfant », au contraire qu'elle nous aiderait à sortir Cottin de sa prison.

Enregistrons la promesse et ne soyons pas trop sévères cette fois.

L. L.

PROPOS D'UNE REVOLTEE

(A quoi révent les jeunes filles)

Elles rêvent à se marier, dit-on. Et à quoi pourraient-elles songer d'autre, puisqu'on les a façonnées, pendant toute leur enfance et une partie de leur jeunesse, en vue de leur futur mari. Le plus beau jour de leur vie, ce sera assurément celui où elles prononceront le « oui » solennel qui leur assurera, enfin, bonheur... et sécurité.

Cependant, avant d'en arriver là, elles devront franchir les divers étages de l'amour humaine. Elles auront d'abord un amoureux, puis un fiancé, enfin un mari. C'est absolument obligatoire. Celui qui ne se conformerait pas aux règles du Code matrimonial s'entendrait dire : « qu'il a mal tourré » et serait honteusement classée de la corporation des ménages honnêtes.

Les futures épouses n'échapperont pas, surtout, aux innombrables délices de ces parades successives : les échanges d'anéaux, les fétiches, les corbeilles de fleurs, les visites, les multiples essayages de robes, et, enfin, le grand jour venu, l'exposition sur la place publique et le traditionnel cortège. Qu'elles n'en s'imaginent pas, surtout, qu'en tout cas, leur mariage et leurs fiançailles ont passé par là. Du reste, la société, la coutume et la famille ont tout prévu, tout catalogué : les enfants n'ont qu'à gravir, également, sous l'œil maternel, les échelons officiels, pour être certains, paraît-il, d'arriver au bonheur.

Ces réflexions ironiques me venaient à l'esprit, l'autre jour, en voyant une noce en grand traîneau, sortir majestueusement d'une église. Les deux époux, graves et solennels, marchaient à la dernière mode, exhibaient leur plus beau sourire, qu'un photographe saisissait au vol pour l'éterniser, tandis que des gamins et ces bâdauds faisant cercle autour d'eux...

Qui ridiculisaient assez les cérémonies et les conventions qui accompagnent le mariage ? Qu'est-ce que l'amour peut bien avoir à faire avec toutes ces niaises ? On se le demande. Est-ce que ceux et celles qui vraiment pourraient soumettre l'amour à ces mascarades, à ces profanations ?

Mais ils se soucient bien de l'amour, ceux qui se marient ! Il n'y a que les « fous » aujourd'hui qui s'unissent parfois qu'ils s'aiment. Tous les gens sensés vous diront que c'est folie de croire à l'amour, qu'il faut avant tout être « pratique » dans la vie. Ce qui est pratique, c'est l'argent, c'est-à-dire la dot de la fiancée, la position au travail, les partenaires, les bénéfices, etc., etc.

Pourquoi ces infractions aux promesses faites aux parents ? Parce qu'il faut faire tout ce qu'il faut pour l'éterniser, mais aussi pour l'assurer, et c'est un aspi-ration des parents.

Leur réflexion, ironiques me venaient à l'esprit, l'autre jour, en voyant une noce en grand traîneau, sortir majestueusement d'une église. Les deux époux, graves et solennels, marchaient à la dernière mode, exhibaient leur plus beau sourire, qu'un photographe saisissait au vol pour l'éterniser, tandis que des gamins et ces bâdauds faisant cercle autour d'eux...

Qui ridiculisaient assez les cérémonies et les conventions qui accompagnent le mariage ? Qu'est-ce que l'amour peut bien avoir à faire avec toutes ces niaises ? On se le demande. Est-ce que ceux et celles qui vraiment pourraient soumettre l'amour à ces mascarades, à ces profanations ?

Mais ils se soucient bien de l'amour, ceux qui se marient ! Il n'y a que les « fous » aujourd'hui qui s'unissent parfois qu'ils s'aiment. Tous les gens sensés vous diront que c'est folie de croire à l'amour, qu'il faut avant tout être « pratique » dans la vie. Ce qui est pratique, c'est l'argent, c'est-à-dire la dot de la fiancée, la position au travail, les partenaires, les bénéfices, etc., etc.

Pourquoi ces infractions aux promesses faites aux parents ? Parce qu'il faut faire tout ce qu'il faut pour l'éterniser, mais aussi pour l'assurer, et c'est un aspi-ration des parents.

Leur réflexion, ironiques me venaient à l'esprit, l'autre jour, en voyant une noce en grand traîneau, sortir majestueusement d'une église. Les deux époux, graves et solennels, marchaient à la dernière mode, exhibaient leur plus beau sourire, qu'un photographe saisissait au vol pour l'éterniser, tandis que des gamins et ces bâdauds faisant cercle autour d'eux...

Qui ridiculisaient assez les cérémonies et les conventions qui accompagnent le mariage ? Qu'est-ce que l'amour peut bien avoir à faire avec toutes ces niaises ? On se le demande. Est-ce que ceux et celles qui vraiment pourraient soumettre l'amour à ces mascarades, à ces profanations ?

Mais ils se soucient bien de l'amour, ceux qui se marient ! Il n'y a que les « fous » aujourd'hui qui s'unissent parfois qu'ils s'aiment. Tous les gens sensés vous diront que c'est folie de croire à l'amour, qu'il faut avant tout être « pratique » dans la vie. Ce qui est pratique, c'est l'argent, c'est-à-dire la dot de la fiancée, la position au travail, les partenaires, les bénéfices, etc., etc.

Pourquoi ces infractions aux promesses faites aux parents ? Parce qu'il faut faire tout ce qu'il faut pour l'éterniser, mais aussi pour l'assurer, et c'est un aspi-ration des parents.

Leur réflexion, ironiques me venaient à l'esprit, l'autre jour, en voyant une noce en grand traîneau, sortir majestueusement d'une église. Les deux époux, graves et solennels, marchaient à la dernière mode, exhibaient leur plus beau sourire, qu'un photographe saisissait au vol pour l'éterniser, tandis que des gamins et ces bâdauds faisant cercle autour d'eux...

Qui ridiculisaient assez les cérémonies et les conventions qui accompagnent le mariage ? Qu'est-ce que l'amour peut bien avoir à faire avec toutes ces niaises ? On se le demande. Est-ce que ceux et celles qui vraiment pourraient soumettre l'amour à ces mascarades, à ces profanations ?

UNE REVOLTEE.

Capitalisme d'Etat

Lorsque nous critiquons les dictateurs de Moscou, lorsque nous leur reprochons d'avoir canalisé l'elan révolutionnaire, de l'avoir mué, de l'avoir asservi en vue de fins personnelles, lorsque nous les accusons d'avoir assassiné à sa naissance le mouvement libérateur russe, mouvement qui devait avoir comme fin logique : être, honneur et liberté pour tous leurs admirateurs d'ici, nous traitent de naïfs, d'illusions quand ce n'est pas de contre-révolutionnaires, d'esprits petits bourgeois, qui ne veulent pas voir la cruauté, la dureté réelle.

D'après les Communistes autoritaires français, Lénine, Trotsky et Cie auraient bien voulu instaurer un régime d'égalité économique et de liberté sociale, seulement l'édition d'une telle société n'était pas possible dans un pareil moment. L'ignorance, la misère, la loi naïve du peuple russe, nécessitaient un pouvoir fort, qui déportait, amalgamait et sut se servir de toutes les forces vives en désarroi.

Et puis la menace extérieure était là. Pour lui résister il fallut, paraît-il, une armée nombreuse, disciplinée, commandée par des cadres exercés. Pour avoir cette armée, au moment où la chute du tsar et de Kerenski, avaient été obtenues par le mirage de la paix immédiate, pour brigader à nouveau ces hommes fourbus, exténués qui rentraient chez eux en hâte, il fallait des lois exceptionnelles, une autorité puissante, une législation de salut public, une répression exemplaire.

Une puissance indiscutable, c'est-à-dire une dictature absolue, foulant aux pieds toutes les droits humains, était nécessaire.

Le Parti communiste, mieux organisé, s'empara du pouvoir et depuis quatre ans, au prix des plus lourds sacrifices, a su faire respecter les frontières russes et maintenir l'ordre à l'intérieur.

Ce raisonnement est facilement réfutable. Lénine, Trotsky et tous ceux qui avec eux exercent le pouvoir se flattent d'être des marxistes et sont loin, par conséquent, d'avoir jamais voulu instaurer un régime libertaire.

Mais supposons que lorsqu'elles, chassées de partout, sans logis, soient affamées parfois, elles aient eu des velléités de transfor-

mer l'ordre en une révolution.

Malgré toutes ces divergences, il semble que se dégagent la volonté presque unanime chez les anarchistes de se mêler plus intensément au mouvement ouvrier pour y faire prévaloir les idées féodalistes libertaires.

C'est parfait. Portent où il y a des exploitations, les anarchistes se doivent de propager inlassablement.

Et ce n'est pas leur faute si, sur la grande masse de ceux qui produisent et qui souffrent, une faible minorité consent encore à engranger les manitous confédérées et à leur servir de soldats de plomb.

Ah ! C'est qu'elle a de multiples raisons en vu de ces « orateurs » syndicalistes ou soi-disant tels, se servir d'elle, de ses enthousiasmes, de ses colères, de sa haine, pour se faire une situation bien assise et passer ensuite délibérément de l'autre côté.

C'est l'ordre à maintenir, chacun dans son aire, le prestige de la France, à travers les zones de jonction qui sont à l'Est le Soudan, à l'Ouest la Mauritanie. Dès lors la Tunisie et l'Algérie investie chacune d'un rôle de surveillance et d'un pouvoir d'expansion dans l'Hinterland, exerceiraient une véritable coopération au meus des intérêts de la France dans le continent noir.

C'était l'amour et comme on le voit, Etienne qui toujours ramena à son portefeuille toute la politique coloniale de la France à son fléau électoral d'Oranie ne manqua pas de faire à Oran, son chef-lieu, la collection d'anées, d'ourives, de mensonges aux plus stupéfiants qui se puissent imaginer.

Pendant des années, l'opinion publique dédaigne de prendre en considération ces divers projets, tant ils apparaissent monstrueux et irréalisables à première vue. Les documents de plus en plus précis incessamment apportés par des explorateurs consciencieux sur le Sahélien, sa géographie, sa climatalogie, ses ressources, etc., n'avaient fait jusqu'alors que mettre en un plus saisissant rapportage de ces camarades.

Le syndicalisme français est divisé en majoritaires et en minoritaires. Les dirigeants majoritaires sont irrémédiablement condamnés par tous les révolutionnaires, morallement, sinon en fait.

Les dirigeants minoritaires sont pour la plupart des politiciens et des partisans de la dictature sur le prolétariat. Il y a même qui sont dictateurs sans le faire.

Ces derniers sont déterminés de l'autre côté, tout ce qui rappelle les pratiques des anarchistes.

Et ce n'est pas leur faute si, sur la grande masse de ceux qui produisent et qui souffrent, une faible minorité consent encore à engranger les manitous confédérées et à leur servir de soldats de plomb.

Ah ! C'est qu'elle a de multiples raisons en vu de ces « orateurs » syndicalistes ou soi-disant tels, se servir d'elle, de ses enthousiasmes, de ses colères, de sa haine, pour se faire une situation bien assise et passer ensuite délibérément de l'autre côté.

C'est l'ordre à maintenir, chacun dans son aire, le prestige de la France, à travers les zones de jonction qui sont à l'Est le Soudan, à l'Ouest la Mauritanie. Dès lors la Tunisie et l'Algérie investie chacune d'un rôle de surveillance et d'un pouvoir d'expansion dans l'Hinterland, exerceiraient une véritable coopération au meus des intérêts de la France dans le continent noir.

C'était l'amour et comme on le voit,

Etienne qui toujours ramena à son portefeuille toute la politique coloniale de la France à son fléau électoral d'Oranie ne manqua pas de faire à Oran, son chef-lieu, la collection d'anées, d'ourives, de mensonges aux plus stupéfiants qui se puissent imaginer.

Pendant des années, l'opinion publique dédaigne de prendre en considération ces divers projets, tant ils apparaissent monstrueux et irréalisables à première vue. Les documents de plus en plus précis incessamment apportés par des explorateurs consciencieux sur le Sahélien, sa géographie, sa climatalogie, ses ressources, etc., n'avaient fait jusqu'alors que mettre en un plus saisissant rapportage de ces camarades.

Le syndicalisme français est divisé en majoritaires et en minoritaires. Les dirigeants majoritaires sont irrémédiablement condamnés par tous les révolutionnaires, morallement, sinon en fait.

Les dirigeants minoritaires sont pour la plupart des politiciens et des partisans de la dictature sur le prolétariat. Il y a même qui sont dictateurs sans le faire.

C'est l'ordre à maintenir, chacun dans son aire, le prestige de la France, à travers les zones de jonction qui sont à l'Est le Soudan, à l'Ouest la Mauritanie. Dès lors la Tunisie et l'Algérie investie chacune d'un rôle de surveillance et d'un pouvoir d'expansion dans l'Hinterland, exerceiraient une véritable coopération au meus des intérêts de la France dans le continent noir.

C'était l'amour et comme on le voit,

Etienne qui toujours ramena à son portefeuille toute la politique coloniale de la France à son fléau électoral d'Oranie ne manqua pas de faire à Oran, son chef-lieu, la collection d'anées, d'ourives, de mensonges aux plus stupéfiants qui se puissent imaginer.

Pendant des années, l'opinion publique dédaigne de prendre en considération ces divers projets, tant ils apparaissent monstrueux et irréalisables à première vue. Les documents de plus en plus précis incessamment apportés par des explorateurs consciencieux sur le Sahélien, sa géographie, sa climatalogie, ses ressources, etc., n'avaient fait jusqu'alors que mettre en un plus saisissant rapportage de ces camarades.

Le syndicalisme français est divisé en majoritaires et en minoritaires. Les dirigeants majoritaires sont irrémédiablement condamnés par tous les révolutionnaires, morallement, sinon en fait.

Les dirigeants minoritaires sont pour la plupart des politiciens et des partisans de la dictature sur le prolétariat. Il y a même qui sont dictateurs sans le faire.

C'est l'ordre à maintenir, chacun dans son aire, le prestige de la France, à travers les zones de jonction qui sont à l'Est le Soudan, à l'Ouest la Mauritanie. Dès lors la Tunisie et l'Algérie investie chacune d'un rôle de surveillance et d'un pouvoir d'expansion dans l'Hinterland, exerceiraient une véritable coopération au meus des intérêts de la France dans le continent noir.

C'était l'amour et comme on le voit,

Etienne qui toujours ramena à son portefeuille toute la politique coloniale de la France à son fléau électoral d'Oranie ne manqua pas de faire à Oran, son chef-lieu, la collection d'anées, d'ourives, de mensonges aux plus stupéfiants qui se puissent imaginer.

Pendant des années, l'opinion publique dédaigne de prendre en considération ces divers projets, tant ils apparaissent monstrueux et irréalisables à première vue. Les documents de plus en plus précis incessamment apportés par des explorateurs consciencieux sur le Sahélien, sa géographie, sa climatalogie, ses ressources, etc., n'avaient fait jusqu'alors que mettre en un plus saisissant rapportage de ces camarades.

Le syndicalisme français est divisé en majoritaires et en minoritaires. Les dirigeants majoritaires sont irrémédiablement condamnés par tous les révolutionnaires, morallement, sinon en fait.

Les dirigeants minoritaires sont pour la plupart des politiciens et des partisans de la dictature sur le prolétariat. Il y a même qui sont dictateurs sans le faire.

C'est l'ordre à maintenir, chacun dans son aire, le prestige de la France, à travers les zones de jonction qui sont à l'Est le Soudan, à l'Ouest la Mauritanie. Dès lors la Tunisie et l'Algérie investie chacune d'un rôle de surveillance et d'un pouvoir d'expansion dans l'Hinterland, exerceiraient une véritable coopération au meus des intérêts de la France dans le continent noir.

C'était l'amour et comme on le voit,

Etienne qui toujours ramena à son portefeuille toute la politique coloniale de la France à son fléau électoral d'Oranie ne manqua pas de faire à Oran, son chef-lieu, la collection d'anées, d'ourives, de mensonges aux plus stupéfiants qui se puissent imaginer.

Pendant des années, l'opinion publique dédaigne de prendre en considération ces divers projets, tant ils apparaissent monstrueux et irréalisables à première vue. Les documents de plus en plus précis incessamment apportés par des explorateurs consciencieux sur le Sahélien, sa géographie, sa climatalogie, ses ressources, etc., n'avaient fait jusqu'alors que mettre en un plus saisissant rapportage de ces camarades.

Le syndicalisme français est divisé en majoritaires et en minoritaires. Les dirigeants majoritaires sont irrémédiablement condamnés par tous les révolutionnaires, morallement, sinon en fait.

Les dirigeants minoritaires sont pour la plupart des politiciens et des partisans de la dictature sur le prolétariat. Il y a même qui sont dictateurs sans le faire.

C'est l'ordre à maintenir, chacun dans son aire, le prestige de la France, à travers les zones de jonction qui sont

Le Congrès des Syndicalistes Fédéralistes Allemands

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.

Les organisations révolutionnaires perdent de plus en plus de leurs forces et de leur influence. Pendant que le parti social-démocrate et le parti social-démocrate indépendant gagnent du terrain depuis la dernière insurrection de mars, le parti communiste et surtout le parti communiste ouvrier ont souffert davantage de cet abandon. On a donc essayé de rassembler toutes les organisations révolutionnaires qui se trouvent à gauche du parti communiste.

C'est pourquoi il faut refuser le système centraliste et marxiste qui est dérivé du système d'Etat capitaliste. Au contraire, la F. A. U. D. Syndikalisten se place entièrement sur la base du fédéralisme et votent l'organisation économique de tous les producteurs qui doivent se pénétrer de l'esprit de solidarité et d'enfance, les fondements de la société future.

Le fédéralisme demande la responsabilité dans tous les domaines de la vie économique et morale, et refuse toutes les influences dans sa propre organisation, mais les parties ou autres organisations de même valeur. Conséquemment, les membres des organisations syndicalistes ne peuvent appartenir à un parti politique.

Le syndicalisme fédéraliste demande la tolérance dans tous les exercices de la vie morale et laisse aux membres de la F.A.U.D. Syndikalisten leur pleine liberté dans la question appartenant aux unions de culture et autres qui dans leur sein ne sont pas contre leur déclaration de principe.

Si on commentait le syndicalisme en vertu de la Charte d'Amiens, il y a deux thèmes fondamentaux : la lutte de classe pour les revendications immédiates et la préparation et l'organisation du futur.

Dans un pays où la majorité des ouvriers nous accoutumés aux Russes, avoue-t-il. Non ! camarade, c'est celle qui fait faillite aux temps héroïques du guérisseur.

Exemple : A Amiens, dès 1892, nous avons créé, chez les teinturiers et les imprimeurs, l'organisation syndicale type — selon les espoirs futurs d'Amédée Dunois. A cette époque, imbue de la critique dialectique de Marx, j'avais aidé à la confusion et à l'intrusion de la politique dans l'action économique. Mes adversaires d'alors, Alcide Dumont et ses compagnons les anarchos-syndicalistes, furent bons prophètes, car les résultats furent désastreux.

Tant que nous étions à lutter contre des patrons déuns, les résultats furent magnifiques. Mais une fois que nos exploitants étaient instruits par l'expérience — assurément leur front de résistance, nous fûmes les victimes des zianies introduites dans notre bloc syndical par notre politiquement capitaliste.

Sur la question antimalitaria, le congrès a adopté une résolution disant qu'il faut faire : 1^e une propagande systématique dans tous les milieux populaires, principalement dans les cercles familiaux, favoriser les groupements des jeunes syndicalistes, les unions des femmes syndicalistes ; 2^e le refus individuel du service militaire et aussi le refus de produire et de transporter du matériel de guerre ; 3^e faire une propagande active et continue dans la classe ouvrière pour anéantir les possibilités de guerre par la grève générale. A cet effet, le congrès a décidé l'adhésion de la F. A. U. D. Syndikalisten à l'Internationale Antimilitariste dont le siège est en Hollande.

Les camarades Lansing Jun. (Hollande), Casparson (Suède), Williams (Amérique), ainsi que d'autres étaient contre l'accord des syndicalistes révolutionnaires. Dans une action, quand les ouvriers, selon les principes d'action directe, veulent conquérir le pouvoir économique, les partis politiques disent : il faut prendre le pouvoir politique. Ces différences théoriques ont déjà amené ces contradictions pratiques dans le développement du mouvement révolutionnaire allemand. Il apparaît que les partis politiques, y compris le parti communiste, soient davantage une entrave qu'une aide pour l'avancement de la révolution sociale. Les ouvriers qui obéissent au mot d'ordre d'un parti politique s'éloignent d'autant plus de leur idéal.

Les expériences allemande et russe l'ont assez largement prouvée.

Comme la F.A.U.D. Syndikalisten représente les ouvriers qui sont plus avancés que les masses qui se trouvent dans les syndicats révolutionnaires, soit en même temps membres d'un parti politique. Les mots d'ordre d'un parti étaient contre l'accord des syndicalistes révolutionnaires.

Dans une action, quand les ouvriers, selon les principes d'action directe, veulent conquérir le pouvoir économique, les partis politiques disent : il faut prendre le pouvoir politique. Ces différences théoriques ont déjà amené ces contradictions pratiques dans le développement du mouvement révolutionnaire allemand. Il apparaît que les partis politiques, y compris le parti communiste, soient davantage une entrave qu'une aide pour l'avancement de la révolution sociale. Les ouvriers qui obéissent au mot d'ordre d'un parti politique s'éloignent d'autant plus de leur idéal.

Non seulement pour cela, mais aussi pour d'autres raisons, nous avons constaté qu'il était impossible que les membres des syndicats révolutionnaires soient en même temps membres d'un parti politique. Les mots d'ordre d'un parti étaient contre l'accord des syndicalistes révolutionnaires.

Dans une action, quand les ouvriers, selon les principes d'action directe, veulent conquérir le pouvoir économique, les partis politiques disent : il faut prendre le pouvoir politique. Ces différences théoriques ont déjà amené ces contradictions pratiques dans le développement du mouvement révolutionnaire allemand. Il apparaît que les partis politiques, y compris le parti communiste, soient davantage une entrave qu'une aide pour l'avancement de la révolution sociale. Les ouvriers qui obéissent au mot d'ordre d'un parti politique s'éloignent d'autant plus de leur idéal.

Les expériences allemande et russe l'ont assez largement prouvée.

Comme la F.A.U.D. Syndikalisten représente les ouvriers qui sont plus avancés que les masses qui se trouvent dans les syndicats révolutionnaires, et comme presque tous ceux qui entrent dans notre organisation sont sortis des organisations révolutionnaires justement parce que leur conscience de classe n'a pu leur permettre d'y rester, nous comprenons seulement des éléments révolutionnaires.

En considérant tout cela, le Congrès de la F.A.U.D. Syndikalisten a accepté à l'unanimité moins une voix que les syndicalistes révolutionnaires organisés dans la F.A.U.D. Syndikalisten doivent sortir des partis politiques. D'où la résolution suivante :

En vertu de sa déclaration de principe, l'attitude des syndicalistes envers tous les partis politiques est la suivante : Tous les partis politiques existants veulent conquérir le pouvoir politique dans l'Etat, y compris les partis basés sur le marxisme, c'est-à-dire qu'ils veulent, par l'exercice du pouvoir d'Etat, transformer les conditions économiques et morales. L'expérience a montré que tous les partis en possession du

VOIX DE PROVINCE

SYNDICALISME

VOICI POURQUOI

Bordeaux, le....

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.

Les organisations révolutionnaires perdent de plus en plus de leurs forces et de leur influence. Pendant que le parti social-démocrate et le parti social-démocrate indépendant gagnent du terrain depuis la dernière insurrection de mars, le parti communiste et surtout le parti communiste ouvrier ont souffert davantage de cet abandon. On a donc essayé de rassembler toutes les organisations révolutionnaires qui se trouvent à gauche du parti communiste.

C'est pourquoi il faut refuser le système centraliste et marxiste qui est dérivé du système d'Etat capitaliste. Au contraire, la F. A. U. D. Syndikalisten se place entièrement sur la base du fédéralisme et votent l'organisation économique de tous les producteurs qui doivent se pénétrer de l'esprit de solidarité et d'enfance, les fondements de la société future.

Le fédéralisme demande la responsabilité dans tous les domaines de la vie économique et morale, et refuse toutes les influences dans sa propre organisation, mais les parties ou autres organisations de même valeur. Conséquemment, les membres des organisations syndicalistes ne peuvent appartenir à un parti politique.

Le syndicalisme fédéraliste demande la tolérance dans tous les exercices de la vie morale et laisse aux membres de la F.A.U.D. Syndikalisten leur pleine liberté dans la question appartenant aux unions de culture et autres qui dans leur sein ne sont pas contre leur déclaration de principe.

Si on commentait le syndicalisme en vertu de la Charte d'Amiens, il y a deux thèmes fondamentaux : la lutte de classe pour les revendications immédiates et la préparation et l'organisation du futur.

Dans un pays où la majorité des ouvriers nous accoutumés aux Russes, avoue-t-il. Non ! camarade, c'est celle qui fait faillite aux temps héroïques du guérisseur.

Exemple : A Amiens, dès 1892, nous avons créé, chez les teinturiers et les imprimeurs, l'organisation syndicale type — selon les espoirs futurs d'Amédée Dunois. A cette époque, imbue de la critique dialectique de Marx, j'avais aidé à la confusion et à l'intrusion de la politique dans l'action économique. Mes adversaires d'alors, Alcide Dumont et ses compagnons les anarchos-syndicalistes, furent bons prophètes, car les résultats furent désastreux.

Tant que nous étions à lutter contre des patrons déuns, les résultats furent magnifiques. Mais une fois que nos exploitants étaient instruits par l'expérience — assurément leur front de résistance, nous fûmes les victimes des zianies introduites dans notre bloc syndical par notre politiquement capitaliste.

Sur la question antimalitaria, le congrès a adopté une résolution disant qu'il faut faire : 1^e une propagande systématique dans tous les milieux populaires, principalement dans les cercles familiaux, favoriser les groupements des jeunes syndicalistes, les unions des femmes syndicalistes ; 2^e le refus individuel du service militaire et aussi le refus de produire et de transporter du matériel de guerre ; 3^e faire une propagande active et continue dans la classe ouvrière pour anéantir les possibilités de guerre par la grève générale. A cet effet, le congrès a décidé l'adhésion de la F. A. U. D. Syndikalisten à l'Internationale Antimilitariste dont le siège est en Hollande.

Si le syndicalisme dans les autres pays que la lutte pour le but final est encore sujette à la lutte pour les revendications quotidiennes, les syndicalistes font encore la concession d'admettre dans le sein de leur organisation les membres d'un parti politique, c'est que la situation n'est pas encore aussi tendue qu'en Allemagne.

Si le syndicalisme dans les autres pays que la lutte pour le but final est encore sujette à la lutte pour les revendications quotidiennes, les syndicalistes font encore la concession d'admettre dans le sein de leur organisation les membres d'un parti politique, c'est que la situation n'est pas encore aussi tendue qu'en Allemagne.

Après s'être demandé si les communautés devraient travailler dans les organisations révolutionnaires ou créer de nouvelles organisations dont ils auraient la direction, il rappelle que déjà en France s'est posée la question antérieurement à la guerre — et il note :

« C'est dans la fédération des métiers que des propositions de scission ont surgies vers la fin de 1918. La défection de Merriam qui se produisit à cette époque lorsqu'il se réconcilia avec Jouhaux, qu'il n'avait cessé d'attaquer jusqu'alors, indigne beaucoup de bons camarades qui proposèrent de boycotter la Fédération en cessant les cotisations.

Notre argent, disaient-ils, est employé à nous combattre et à détruire la classe ouvrière ; gardons pour nous et servons-nous pour la propagande. »

Rosiner trouve plus juste la solution de camarades moins indignes qui trouvaient cet argument trop simpliste.

Il fallait rester fidèle à la fédération pour la ramener dans la voie révolutionnaire, en chercher les chefs devenus révolgés. Ce point de vue fut défendu par le groupe Vie Ouvrière.

Nous n'y voulons, pour notre part — qu'un chassez-creusé dans la lutte de classes à conquérir la résolution suivante :

« Puisque le résultat du congrès de S. R. à Moscou n'est pas la fondation d'une Internationale vraiment syndicaliste, les représentants des organisations syndicalistes d'Allemagne, de Hollande, de Tchécoslovaquie, de Suède et d'I. W. W. d'Amérique, réunis le 13 octobre 1921 à Dusseldorf, voient la nécessité de convoquer un nouveau congrès international syndicaliste ayant la même base que la conférence préliminaire syndicaliste internationale qui a eu lieu à Berlin en décembre dernier, en exceptant le point six. »

Le bureau d'information des syndicalistes révolutionnaires et industriels est chargé de faire les préparatifs nécessaires pour organiser ce congrès au printemps 1922. Comme pays, on propose l'Allemagne.

Spérons que le travail et les décisions du congrès et de la conférence internationale contribueront au triomphe des idées syndicalistes révolutionnaires.

En considérant tout cela, le Congrès de la F.A.U.D. Syndikalisten a accepté à l'unanimité moins une voix que les syndicalistes révolutionnaires organisés dans la F.A.U.D. Syndikalisten doivent sortir des partis politiques. D'où la résolution suivante :

En vertu de sa déclaration de principe, l'attitude des syndicalistes envers tous les partis politiques est la suivante : Tous les partis politiques existants veulent conquérir le pouvoir politique dans l'Etat, y compris les partis basés sur le marxisme, c'est-à-dire qu'ils veulent, par l'exercice du pouvoir d'Etat, transformer les conditions économiques et morales. L'expérience a montré que tous les partis en possession du

VOIX DE PROVINCE

SYNDICALISME

VOICI POURQUOI

Bordeaux, le....

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.

Les organisations révolutionnaires perdent de plus en plus de leurs forces et de leur influence. Pendant que le parti social-démocrate et le parti social-démocrate indépendant gagnent du terrain depuis la dernière insurrection de mars, le parti communiste et surtout le parti communiste ouvrier ont souffert davantage de cet abandon. On a donc essayé de rassembler toutes les organisations révolutionnaires qui se trouvent à gauche du parti communiste.

C'est pourquoi il faut refuser le système centraliste et marxiste qui est dérivé du système d'Etat capitaliste. Au contraire, la F. A. U. D. Syndikalisten se place entièrement sur la base du fédéralisme et votent l'organisation économique de tous les producteurs qui doivent se pénétrer de l'esprit de solidarité et d'enfance.

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.

Les organisations révolutionnaires perdent de plus en plus de leurs forces et de leur influence. Pendant que le parti social-démocrate et le parti social-démocrate indépendant gagnent du terrain depuis la dernière insurrection de mars, le parti communiste et surtout le parti communiste ouvrier ont souffert davantage de cet abandon. On a donc essayé de rassembler toutes les organisations révolutionnaires qui se trouvent à gauche du parti communiste.

C'est pourquoi il faut refuser le système centraliste et marxiste qui est dérivé du système d'Etat capitaliste. Au contraire, la F. A. U. D. Syndikalisten se place entièrement sur la base du fédéralisme et votent l'organisation économique de tous les producteurs qui doivent se pénétrer de l'esprit de solidarité et d'enfance.

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.

Les organisations révolutionnaires perdent de plus en plus de leurs forces et de leur influence. Pendant que le parti social-démocrate et le parti social-démocrate indépendant gagnent du terrain depuis la dernière insurrection de mars, le parti communiste et surtout le parti communiste ouvrier ont souffert davantage de cet abandon. On a donc essayé de rassembler toutes les organisations révolutionnaires qui se trouvent à gauche du parti communiste.

C'est pourquoi il faut refuser le système centraliste et marxiste qui est dérivé du système d'Etat capitaliste. Au contraire, la F. A. U. D. Syndikalisten se place entièrement sur la base du fédéralisme et votent l'organisation économique de tous les producteurs qui doivent se pénétrer de l'esprit de solidarité et d'enfance.

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.

Les organisations révolutionnaires perdent de plus en plus de leurs forces et de leur influence. Pendant que le parti social-démocrate et le parti social-démocrate indépendant gagnent du terrain depuis la dernière insurrection de mars, le parti communiste et surtout le parti communiste ouvrier ont souffert davantage de cet abandon. On a donc essayé de rassembler toutes les organisations révolutionnaires qui se trouvent à gauche du parti communiste.

C'est pourquoi il faut refuser le système centraliste et marxiste qui est dérivé du système d'Etat capitaliste. Au contraire, la F. A. U. D. Syndikalisten se place entièrement sur la base du fédéralisme et votent l'organisation économique de tous les producteurs qui doivent se pénétrer de l'esprit de solidarité et d'enfance.

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.

Les organisations révolutionnaires perdent de plus en plus de leurs forces et de leur influence. Pendant que le parti social-démocrate et le parti social-démocrate indépendant gagnent du terrain depuis la dernière insurrection de mars, le parti communiste et surtout le parti communiste ouvrier ont souffert davantage de cet abandon. On a donc essayé de rassembler toutes les organisations révolutionnaires qui se trouvent à gauche du parti communiste.

C'est pourquoi il faut refuser le système centraliste et marxiste qui est dérivé du système d'Etat capitaliste. Au contraire, la F. A. U. D. Syndikalisten se place entièrement sur la base du fédéralisme et votent l'organisation économique de tous les producteurs qui doivent se pénétrer de l'esprit de solidarité et d'enfance.

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.

Les organisations révolutionnaires perdent de plus en plus de leurs forces et de leur influence. Pendant que le parti social-démocrate et le parti social-démocrate indépendant gagnent du terrain depuis la dernière insurrection de mars, le parti communiste et surtout le parti communiste ouvrier ont souffert davantage de cet abandon. On a donc essayé de rassembler toutes les organisations révolutionnaires qui se trouvent à gauche du parti communiste.

C'est pourquoi il faut refuser le système centraliste et marxiste qui est dérivé du système d'Etat capitaliste. Au contraire, la F. A. U. D. Syndikalisten se place entièrement sur la base du fédéralisme et votent l'organisation économique de tous les producteurs qui doivent se pénétrer de l'esprit de solidarité et d'enfance.

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.

Les organisations révolutionnaires perdent de plus en plus de leurs forces et de leur influence. Pendant que le parti social-démocrate et le parti social-démocrate indépendant gagnent du terrain depuis la dernière insurrection de mars, le parti communiste et surtout le parti communiste ouvrier ont souffert davantage de cet abandon. On a donc essayé de rassembler toutes les organisations révolutionnaires qui se trouvent à gauche du parti communiste.

C'est pourquoi il faut refuser le système centraliste et marxiste qui est dérivé du système d'Etat capitaliste. Au contraire, la F. A. U. D. Syndikalisten se place entièrement sur la base du fédéralisme et votent l'organisation économique de tous les producteurs qui doivent se pénétrer de l'esprit de solidarité et d'enfance.

Le 13^e Congrès de la F.A.U.D. (Syndikalisten) a eu lieu dans une période où la réaction allemande était en pleine activité.